

LA LIBRE PAROLE

Le Canada aux Canadiens!

REDACTION: 1588, rue Notre-Dame, MONTREAL

ABONNEMENTS: Un an \$0.50, 6 mois 0.25

Adresser les communications au directeur de LA LIBRE PAROLE.

FEUILLE INDEPENDANTE HEBDOMADAIRE

ADMINISTRATION: 1588, rue Notre-Dame, MONTREAL

ANNONCES: Première insertion 10 cts la ligne

Inscriptions subséquentes 6 cts

Dépenses de M. Mercier justifiées

L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE

SIGNIFICATION du MONUMENT de MAISONNEUVE

Il faut bien qu'une feuille qui en est à ses débuts se fasse connaître. Aussi l'avons-nous adressée à quelques personnes de l'extérieur bien qu'elles n'en eussent pas fait la demande. Mais que ces personnes se rassurent. A l'encontre de ce qui a lieu d'ordinaire, nous ne considérons pas comme abonnées celles qui, recevant notre feuille, se sont contentées de ne pas la renvoyer. Nos seuls abonnés seront ceux qui auront payé leur abonnement d'avance. Au bout de quelques jours, nos envois gratuits à la campagne cesseront.

Un An \$0.50, Six Mois 0.25

On n'accepte pas d'abonnement à Montréal où les dépôts de journaux sont si nombreux.

«LA LIBRE PAROLE» se trouvera à Montréal le jeudi de chaque semaine, à trois heures, à tous les dépôts de journaux et aux coins des rues où se vendent ordinairement les feuilles publiques.

AVIS.

Les personnes qui s'abonneront à la LIBRE PAROLE dans le courant du mois de mars, recevront gratis tous les feuilletons qui auront déjà paru.

QUESTION DE DROIT.

A la demande de personnes qui déjà s'intéressent assez à notre publication pour nous favoriser de leurs conseils, nous consacrons désormais un petit chapitre à des réponses sur les questions de droit qu'on nous aura soumises.

On trouvera à la quatrième page de ce numéro notre jugement sur les dépenses de M. Mercier en Europe.

L'enseignement classique

Il se fait dans notre milieu un effort systématique aux dépens de l'enseignement classique. On représente cet enseignement comme ayant fait son temps; on prétend que le jour est venu où il devrait céder la place à l'enseignement commercial.

Cette doctrine nouvelle prêchée avec persévérance, avec talent même et appuyée puissamment par les exemples qu'on va puiser à pleines mains dans la vie intime des deux peuples marchands des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne, a des cotés séduisants qu'elle a fait déjà bien des partisans dans notre société, dans nos collèges même. Serait-il permis à une humble individualité de faire entendre une voix sincère en faveur du vieux système qui paraît être condamné d'avance? Je vais toujours l'essayer. *Vultus canis dicit placidus, sed vicia Volatili.*

Je demanderai d'abord la permission d'adresser certaines questions aux adversaires de l'enseignement classique.

L'homme est-il jeté sur terre principalement pour y gagner de l'argent ou bien pour s'y rendre heureux le plus possible?

On remarquera déjà que je vais traiter ce sujet non pas au point de vue religieux, mais, seulement en ma qualité d'homme du monde, aussi ne parlerai-je pas du principal objet de l'homme sur la terre, qui est, sans contredit, de travailler à son salut.

J'admets que l'homme qui a reçu un enseignement commercial est bien outillé pour la lutte sociale. En sera-t-il plus heureux? La Gazette de Montréal a publié samedi dernier une lettre de M. Wakeman qui depuis sept ans parcourt l'Europe dans tous les sens, et j'ai lu dans cette lettre, non sans un certain plaisir, un passage qui m'a surpris, venant d'une pareille plume. M. Wakeman admet que le bonheur semble être le partage général des villageois de toutes les nationalités de ce vieux continent.

Avec vingt sous dans la poche, un jeune paysan, qui fait sauter sa mie sous les arbres de son hameau, se sent réellement plus heureux que ne l'est n'importe lequel des millionnaires qui jouent à la Bourse à New-York.

Ce qui frappe le plus les étrangers qui visitent les Etats-Unis pour la première fois, c'est l'air hargné, la mine affairée, les traits fatigués de la plupart des Américains auxquels on se heurte à chaque pas à New-York, dans Broadway, dans Wall street ou dans les rues voisines. Tous ces gens-là ont fait leur dieu du Veau d'or. En attendant qu'ils partent pour un monde où ils ne pourront pas emporter leurs trésors, ils sont déjà punis ici-bas du culte qu'ils ont voté au dieu des richesses.

Si l'enseignement commercial a un autre avantage que celui de nous mieux préparer à faire fortune, je ne l'ai pas encore découvert. Maheureusement pour les peuples qui passent pour savoir le mieux faire le commerce, c'est chez eux qu'on trouve la plus grande masse de vices, de corruption, de désespoir, de misères et de folie. Il y a beaucoup plus d'êtres misérables dans la seule ville de Londres ou dans celle de New-York que dans tout le Canada. C'est que dame Fortune ne se donne pas à tous ses adorateurs, avec quelque assiduité qu'on la courtise. Pour un amant à qui elle accordera ses faveurs, il y en aura cent qu'elle désespérera par ses rigueurs.

Je ne vois donc pas quel avantage on aura obtenu en soufflant l'esprit mercantile dans tous les cœurs canadiens au moyen de la généralisation de l'enseignement commercial. On aura enseigné aux élèves à bien parler la langue anglaise; je l'admets. Or, avouons nous la prétention d'introduire cette langue dans nos familles?

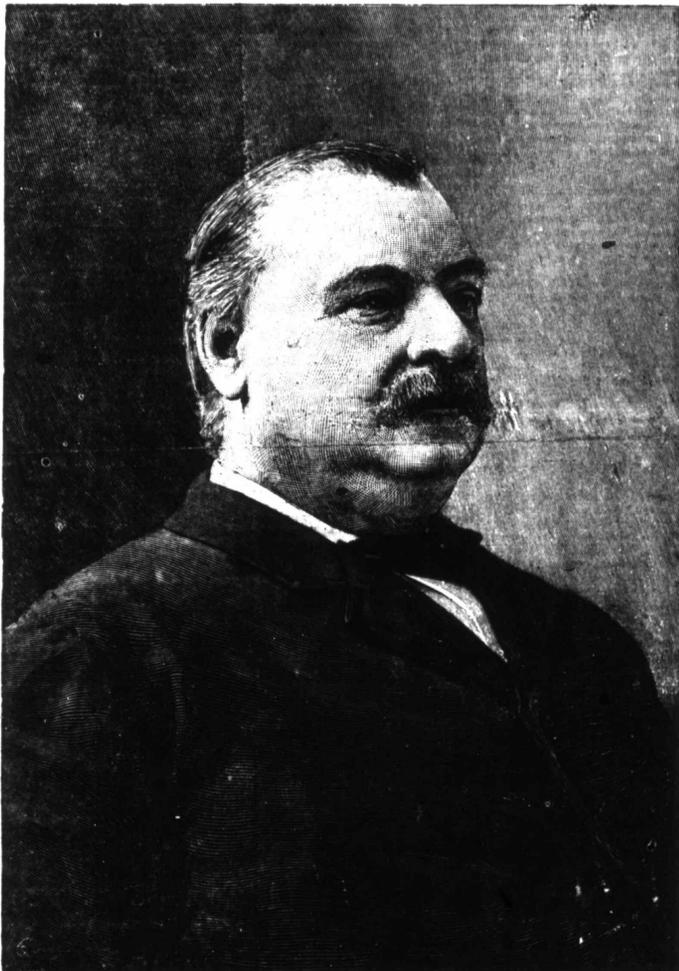
Les Anglais ne s'y trompent pas. Ceux qui sont venus s'établir au Canada ont systématiquement biffé le français de leurs études. Si les Américains, même ceux du bas peuple, ont un plus ou moins bien le français, c'est qu'ils ne redoutent pas que cette langue remplace un jour chez eux leur langue maternelle; mais les Anglais de cette province-ci, qui assistent à la lutte que se livrent le français et l'anglais dans le champ canadien, ont compris qu'ils ne devaient aider en rien la première de ces langues à l'emporter sur la rivale. Aussi ont-ils pris le parti de ne jamais parler français, de ne pas même lire nos journaux. De Québec à Buenos-Ayres, qui s'étend au bout de l'Amérique du Sud, sur les confins de la Patagonie, il n'y a pas de pays où notre langue soit plus systématiquement bannie de la bonne société qu'elle ne l'est chez les Anglais canadiens.

Cette prétention irréfléchie de quelques-uns de nos compatriotes de former une population bilingue, qui parle également bien le français et l'anglais, va à l'encontre de tous les faits historiques. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de peuple qui parle deux langues en même temps. Quand les Israélites firent irruption dans les pays cananéens et se mirent à apprendre la langue des peuples qui les entouraient, ils oublièrent leur propre langue hébraïque. Jésus et ses apôtres s'exprimaient en une espèce de patois araméen qui n'avait absolument aucun rapport philologique avec la langue de l'ancien testament.

Les Egyptiens, qui apprirent la langue assyrienne de leurs vainqueurs, oublièrent complètement la leur. C'est également ce qui arriva à nos pères conquis par les Romains. Ils désapprirent complètement le celtique. Grâce à la rareté des communications dans la vieille Gaule et même dans la France du moyen âge, une poignée de Gaulois, cantonnés sur les bords de la mer dans le Morbihan et le Finis tère, avaient conservé dans leurs hameaux ignorés l'usage de la vieille langue druidique, mais la vapeur, l'électricité, les livres imprimés, les journaux, les chemins de fer, les télégraphes, en faisant pénétrer les lumières dans ce coin de la Bretagne, ont porté le dernier coup à la vieille langue bas-bretonne. Le celtique est également menacé de disparaître bientôt des montagnes de la Principauté de Galles et des highlands de l'Ecosse, comme il a disparu presque des campagnes de l'Irlande.

Dans l'île de Malte, il y a trois langues en présence, il est vrai; mais c'est parce qu'il y a trois populations: le peuple, qui est d'origine phénicienne et qui parle un patois sémitique dont le caractère se rapproche de celui de l'arabe; les bourgeois de Vallette, dont les ancêtres arrivèrent dans l'île après la conquête qu'en fit un des Normands qui régnaient sur Sicile, et chez qui se conserva l'usage de la langue italienne. Enfin les Anglais établis sur ce rocher depuis bientôt un siècle parlent la langue du vainqueur. Nous trouvons donc dans cette île trois langues, parce qu'il y a trois races; mais à part les domestiques, les avocats, les médecins, les guides, les employés du gouvernement et quelques boutiquiers, on peut dire que la masse de la population de Malte n'a qu'une seule langue, — qui est le maltais.

En Suisse, si se parle trois langues, quatre même, — le français, l'allemand, l'italien et le latin ou roman; mais chaque canton de cette petite confédération a sa langue nationale distincte. Sans parler de Genève et des autres cantons qui sont français, allez dans le canton allemand de Berne et vous trouverez dans le Jura une petite ville du nom de Porrentruy où la langue française s'est maintenue intacte, mais ce n'est qu'à la condition d'exclure complètement l'allemand. Après bien des voyages dans les continents, je puis dire en toute sû-



Le President GROVER CLEVELAND.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Celui qui fut le 22e Président des Etats-Unis, de 1884 à 1888, et qui en est le 24e depuis le 4 mars dernier, est né Caldwell, dans le comté d'Essex du New Jersey, le 18 mars 1837 et accomplit, par conséquent, aujourd'hui même, sa cinquante-sixième année. C'est le seul Américain qui ait été appelé deux fois non consécutives à diriger le gouvernement des Etats-Unis.

Il a été successivement commis dans un magasin de village, maître d'école à l'Asile des Aveugles à New-York, compilateur de l'American Herald-Book, grossier dans un bureau d'avocats à Buffalo, avocat à partir de 1859, substitut du Procureur de l'arrondissement de Buffalo, maire de cette ville, gouverneur de l'Etat de New-York et Président des Etats-Unis.

Nous en donnerons cette biographie samedi prochain.

certité que je ne connais pas de peuple qui parle deux langues.

Si l'enseignement commercial doit avoir pour effet de propager dans notre province la connaissance de l'anglais, c'en sera fait de la langue française parmi nous. Les Irlandais ont de tout temps hai les Anglais, leurs conquérants et leurs persécuteurs; mais le jour où par malheur ils se mirent à apprendre la langue du vainqueur, ils commencèrent à désapprendre la leur et à porter un coup terrible à leur esprit national.

Il faut ajouter que si l'enseignement commercial aide les hommes à gagner de l'argent, il abaisse en même temps le niveau des sentiments du peuple, tandis que l'éducation classique élève ce niveau et développe à un degré singulier les facultés intellectuelles. Il est utile que dans une grande commu-

nauté il y ait des hommes habiles à manier les chiffres, à faire des additions et surtout des soustractions; mais on avouera qu'il n'y a dans ces opérations rien de bien propre à élever l'âme et qu'il serait dangereux de multiplier le nombre des adeptes de ces études spéculatives sans danger les beautés des auteurs classiques.

Le berger lui-même, assis au pied d'un hêtre d'où il surveille ses troupeaux, le laboureur qui aiguillonne ses bœufs en traçant un profond sillon dans le sol, peuvent se sentir l'âme doucement émue en récitant les vers divins, des bucoliques de Virgile, de ce poète adorable que des admirateurs voulaient au moyen âge mettre au rang des saints du calendrier catholique.

Qu'ils sont donc beaux, qu'ils sont mélodieux, qu'ils sont adorables ces vers que Ceydon adresse au bel Alexis:

Huc adeo, o formose, puer. Tibi illis pleinis
Ereceserit symphor calathis: tibi candida Nais
Pallentes violas et summa papavera carpens,
Narcissum et florem junqit bestolentis anemthi, etc.

Avons-nous une mission à remplir dans le Nouveau Monde? un rôle à jouer sur la scène américaine? une civilisation propre à planter dans ce sol colombien? En ce cas ayons bien le soin de ne pas nous angliciser. Ce n'est pas être la peine de refuser constamment de puis cent dix sept ans d'entrer dans la confédération américaine, pour en arriver enfin à emprunter à nos voisins ce qu'il y a de plus chez eux et à nous américaniser ou à nous angliciser dans ce qu'il y a de moins noble dans l'acceptation de ces deux mots.

Ce que j'ai dit des effets tout opposés qu'ont les deux enseignements dont je parle

est prouvé d'ailleurs par la comparaison des hommes qui ont reçu une éducation classique avec ceux qui ont été livrés dans leur jeunesse à l'enseignement commercial. Voyez, par exemple, dans vos chambres législatives combien les députés et les sénateurs qui ont étudié dans leur enfance les auteurs grecs et latins ont l'esprit plus raffiné, les manières plus distinguées, les sentiments plus élevés, les pensées plus nobles que leurs collègues chez qui l'on n'a d'abord cultivé que la science du lucre, les dispositions mercantiles! Au bureau, dans les banques, dans les bureaux publics et dans les établissements commerciaux eux-mêmes, on peut faire la même comparaison et l'on arrivera généralement à faire la même remarque.

Je ne demande pas qu'on ferme les écoles où l'on donne l'enseignement commercial. Je ne m'opposerais pas non plus à ce qu'on ouvre de nouvelles écoles selon les besoins grandissants de la population; mais ce que je trouvais imprudent, c'est qu'on généralisât cet enseignement, qu'on le substituât entièrement au vieil enseignement classique, qui doit continuer à nous donner ce cachet français par lequel nous prétendons distinguer notre nationalité de celles qui nous entourent.

On a fait le reproche au clergé canadien — assez inconsiderément selon moi — d'avoir tenu la masse du peuple dans l'ignorance, — probablement voudrait-on lui reprocher de n'avoir pas donné au peuple l'enseignement commercial et d'avoir négligé de propager la connaissance de l'anglais.

Dieu soit loué qu'il ne l'ait pas fait! Ce n'est qu'à cette condition de rester dans l'ignorance, que cette petite nationalité française, encore à l'état embryonnaire en 1783, put se maintenir, se développer, grandir. Que serait devenue notre langue, si les 65,000 Français, tristes épaves laissées sur les côtes du Nouveau-Monde après la tourmente qui repoussa la France d'Amérique, s'étaient mis à apprendre l'anglais, à recevoir un enseignement commercial?

Les exemples que nous avons sous les yeux ne nous apprennent-ils pas que la natalité, si grande qu'elle puisse être dans un pays, décroît considérablement dès que la population de ce pays se raffine par l'instruction, ou bien dès qu'elle émigre des champs aux ateliers de la ville? A part quelques exceptions, où trouvent-tou les pères de famille qui ont reçu du gouvernement provincial les cent acres promises aux parents qui avaient douze enfants vivants? Prenez une rue quelconque de Montréal et vous y trouverez un grand nombre d'habitants nés à la campagne, dans les familles où les enfants se comptaient à la douzaine. Mariés tout jeunes et établis à Montréal dans l'espoir d'y faire fortune, ces campagnards transplantés à la ville, ne sont pas même parvenus à y faire des enfants! S'ils étaient restés aux champs paternels, ils auraient élevé des familles aussi nombreuses que celles de leurs pères.

Le besoin le plus impérieux de la jeune nationalité canadienne française était, en 1783, et dans les années qui ont suivi, non pas d'apprendre l'art de s'enrichir, mais de se multiplier, de maintenir son culte, sa langue et ses mœurs, son caractère. On ne pouvait faire que loin des villes. Dans ces vastes campagnes, luttant corps à corps avec une nature sauvage, abattant d'immenses forêts et groupés autour de l'église, qu'il était nécessaire de faire aussi belle que possible — car c'était pour eux la maison, commune où ils venaient oublier leurs fatigues et se reposer au récit des joies que l'avenir leur réservait dans la vie future, — ces hommes primitifs, pour ainsi dire, n'avaient que deux ou trois préoccupations: multiplier, cultiver leurs champs, élever leurs bestiaux, parler français et se préparer à la mort.

C'est que par ce système aussi simple et sain que sévère, de 65,000 êtres humains qu'ils étaient d'abord, le clergé est parvenu en cinq quarts de siècle à en obtenir deux millions de catholiques français.

Le Canada en 1776.

J'ai dit, l'autre jour, que le clergé du Canada avait généralement bien conduit la barque politique du pays, mais qu'il avait débuté dans cette voie toute nouvelle pour lui, par une erreur que nous devons attribuer à son inexpérience.

La conduite à laquelle je fais allusion fut-elle bien une erreur? Jugant après coup, il est facile à l'historien de 1893 de prononcer le blâme; mais qu'on se reporte à ces temps de dures épreuves où quelques prêtres français se trouverent subitement chargés par les plus dramatiques événements d'élever une petite nation encore en son germe dans ce coin